MARCEL JOUHANDEAU

## Nouveau testament

Journaliers XII novembre 1962 - mars 1963

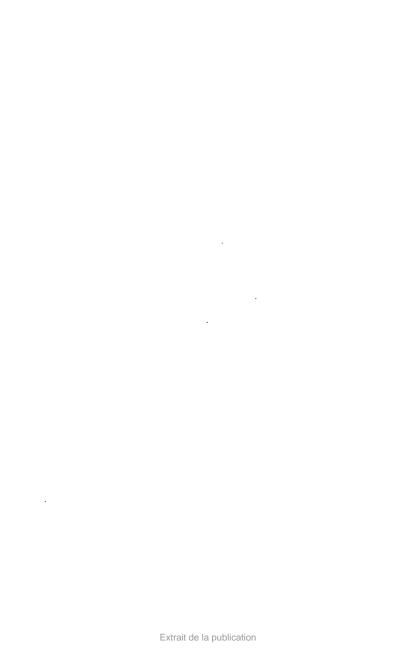


GALLIMARD









## Naissance de Marc

(NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1962)



Quand Élise devient bonne, elle paraît si étonnée, empruntée et fière qu'on regrette presque qu'elle soit sortie de son naturel.

Lettre à M. le chanoine Dussoulhier, supérieur de Sainte-Croix de Neuilly.

« Maurice Dalinval me fait part des sentiments qui sont les vôtres à l'égard de ma femme et au mien. Nous en sommes profondément touchés.

« Croyez que le vœu que vous avez formé ne sera pas inutile. Il inclinera sans doute un jour mon choix. Depuis que le Père Couturier n'est plus, je ne sais guère à quel prêtre je ferais appel en cas de besoin. Maintenant il me semble que c'est vous que j'appellerai.

« Reste, en attendant, un point obscur de ma vie de professeur que je vous serais reconnaissant de m'aider à tirer au clair. Comme je ne puis exprimer sans gêne par lettre ce dont il s'agit, je vous serais reconnaissant de me fixer l'heure et le lieu d'une entrevue que je souhaite prochaine. « M. le chanoine Brault a fait la même allusion que vous à une tragédie dans laquelle j'aurais une part de responsabilité. Vous êtes, lui et vous, les seuls supérieurs vivants du pensionnat où j'ai été professeur trente-sept ans. Je lui écris par ce même courrier. »

J'étais suivi hier, avenue Delille, par le professeur Caroli qui m'a traité de « galopin », parce que, prétend-il, je marche d'un pas trop allègre pour un vieillard dont le cœur flanche.

Au cours de la conversation qui a suivi, à propos d'un fait divers, le Professeur m'a demandé si j'avais connu des empoisonneuses. Avec un peu d'à-propos, j'aurais pu lui répondre que l'arsenic est un procédé grossier, quand les femmes ont tant de moyens de nous faire mourir, sans aucun risque pour elles d'être soupçonnées, que la mienne par exemple me tue chaque jour, en me rendant simplement la vie insupportable, genre d'homicide, qui, ne laissant aucune trace, est aussi quotidien que sûr de l'impunité.

## 13 novembre 1962.

Le dernier attentat d'Élise est peut-être le pire, après le meurtre de mes pigeons-paons blancs.

Hier, je me trouvais dans mon bureau, au deuxième étage de la maison avec des amis l'aprèsmidi, quand tout d'un coup nous voyons des hommes (on eût dit des singes) s'élever de branche en branche jusqu'au faîte de l'un des deux tilleuls

archiséculaires qui faisaient pour moi la gloire de notre parc privé. Leur majestueuse beauté, on peut encore la constater dans l'une des images publiées par *Match* au mois de mai dernier. Et à peine avions-nous eu le temps de nous remettre de la surprise, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire, à nos yeux l'arbre, sur lequel les bûcherons étaient juchés, disparaissait par fractions, sous la morsure impitoyable d'une scie électrique dont le bruit strident nous déchirait le tympan. Bientôt du géant qui touchait les nues, les membres épars jonchaient le sol comme un charnier. Les bourreaux s'emparaient de la seconde victime déjà décapitée, quand mes cris les arrêtèrent en si bon chemin.

C'est ainsi que sous prétexte de protéger ses toits et ses chéneaux contre l'amoncellement des feuilles mortes qui les encrassent et les surchargent, l'automne venu, Élise, sans me consulter, a décidé la suppression de la beauté même.

Désormais, nu devant moi, le ciel ressemble à une indécence. Comment d'autre part ne pas détester la volonté d'une femme qui ose en une seconde réduire à néant ce que la nature a mis presque deux siècles à produire. Tant d'âpreté et d'insensibilité épouvante, repousse, répugne. Je ne vais plus pouvoir la regarder en face. Elle me fait horreur.

Comme je pleurerais, si je ne devais conserver mes larmes pour d'autres deuils, encore plus révoltants, qui me guettent!

On dirait qu'Élise m'a été donnée pour s'inscrire à mesure contre tout ce que j'aime qu'elle éloigne ou fait systématiquement disparaître : les chats, les garçons, Céline, les pigeons-paons, nos ombrages.

Je lui ai pardonné tout le reste. Pas les arbres. Je verrai toujours debout leurs fantômes qui crieront vengeance. On les découpe en morceaux maintenant comme les Chinois leurs martyres, mais je ne vois pas l'extase de l'arbre, je ne surprends que son absence et la présence de ceux qui les dépècent, obéissant à la voix de ma sinistre moitié.

Élise a failli tuer quelqu'un que j'aimais en 1938. Par vengeance je n'ai plus jamais fait l'amour avec elle. Elle a tué ce tilleul et mutilé son frère que voici devant moi la tête et les bras coupés. Comment considérer ce supplicié sans entrer dans son drame, dans sa tragique démence?

Mais tout d'un coup, j'y pense. Moi aussi j'ai tué. Deux chanoines m'en soupçonnent, presque m'en accusent. Je l'ai appris pas plus tard qu'hier.

Je le vois toujours comme s'il était là. Il s'appelait Gabilanez. C'était un assez beau jeune homme, tiré à quatre épingles, coquet, pommadé, guindé.

Il ne m'était pas sympathique.

Si je l'ai tué, ce ne peut être que par indifférence. Ce ne peut être que mon indifférence qui lui a porté le coup, le coup fatal. Sans doute il m'aimait. Quand on éprouve de la passion pour quelqu'un, son indifférence est plus insupportable que la mort. Mais pourquoi n'a-t-il pas crié, quand je lui ai fait mal?

Je l'aurais aimé malgré moi, pour l'encourager à vivre. Maintenant, je ne peux plus rien pour lui, pour moi.

Les chanoines disent : « Oh! certes, la pédagogie de M. J. était parfaite. En sixième, il était irréprochable, irremplaçable. Mais dès que nous devions lui confier une classe supérieure, nous entrions dans le tremblement. Il suscitait autour de lui des jalousies, des drames dont l'un se serait terminé tragiquement. »

Ainsi, ai-je vécu vingt ans, meurtrier sans le savoir. Je viens d'apprendre mon état, mon triste état, et je ne m'habitue pas à cette complication qui change tout. L'air que je respire n'est plus le même et la vue de ma propre physionomie me fait peur. On n'ose plus se regarder. Moi, je serais cause de la mort de quelqu'un, de ce garçon? Maintenant où est mon indifférence? Je ne pense qu'à lui. Il m'obsède. C'est peut-être ce qu'il a voulu.

Il y a un instant, je me suis réveillé malade. Le cœur. Je me suis dit que j'allais passer, que tout ce qui intéressait mes sens, mes yeux, mon ouïe, mon toucher, mon odorat, j'allais le quitter. J'y étais prêt. Et puis je me suis demandé si, le rideau tiré sur le monde, je me resterais à moimême? J'étais prêt aussi à renoncer à moi. Ensuite, il me sembla qu'il me consolait que l'Univers demeurât et j'eus comme le sentiment que l'Éternel gardait mémoire de nous, que c'est même la forme de notre immortalité, et que nous ne sommes pas insensibles au souvenir que Dieu garde en Lui de chacun, que l'Enfer, c'est de l'avoir déçu, la Gloire, le Paradis, de n'avoir pas reçu la vie, notre part d'être en vain.

Ainsi, elle en avait décidé, toute seule froidement, je les ai vus tomber sous les coups qu'on leur portait; et elle a assisté au massacre sans trembler ni rougir.

Certes je ne la hais pas. Elle m'est seulement devenue odieuse un peu plus.

Je ne la regarderai plus. Comme si elle était morte!

Je ne lui adresserai plus la parole que nécessairement.

Autant qu'il dépend de ma volonté, je l'efface, je la raye de mes préoccupations. Mon attention se détourne d'elle pour toujours. Qu'on ne croie pas que ce soit sans déchirement.

Les millions de feuilles qui gisent sur le gazon du parc et ne vibreront plus au vent du soir, le parfum des fleurs promises qu'elle a fauchées en un instant, le peuple des oiseaux qui avaient fait là leur demeure et qui chercheront en vain la nuit où se loger crient vengeance en moi contre elle.

## 15 novembre 1962.

Accablé je suis physiquement et moralement, en proie en même temps à une sorte de terreur sans cause.

Dès que je m'endors, les pires cauchemars s'emparent de mon imagination. Je m'aperçois qu'on m'a volé mes papiers d'identité, qu'on les a remplacés par d'autres. J'ai affaire alors à des gens que je n'ai pas vus depuis un demi-siècle, que je suis chargé d'attendre dans une gare et que je suis incapable de reconnaître. A minuit, je reçois par téléphone des messages troublants, incompréhensibles, qui cherchent à me mystifier.

Si l'on aimait un hérisson, comment manifesterait-il sa reconnaissance? En se hérissant davantage sans doute. C'est à peu près ce qui se passe entre Céline et moi. Plus je suis tendre, plus elle durcit son attitude, mais ce n'est que sa façon à elle, je crois, par pudeur, de répondre à un dévouement qu'elle sait infini et inlassable, sans le comprendre.

Hier, elle m'a menti, et comme elle n'avait aucune raison de tromper sa mère, elle lui a dit la vérité que celle-ci m'a rapportée aussitôt. Céline pensait que, parce qu'elle venait de recevoir de l'argent d'une autre main, je limiterais ma générosité envers elle. Comme elle me connaît mal! Mais, bien sûr, elle a beaucoup de besoins, c'est là son excuse.

Dès que nous rencontrons des gens bien pensants, d'un milieu bourgeois, un peu différents de nos fréquentations habituelles qui s'apparentent plus volontiers au monde des artistes, s'il y a là des enfants ou des jeunes gens (je n'ai jamais éprouvé pour les mineurs qu'un profond respect), ma femme qui ne me connaît pas, qui me connaît moins que personne au monde, s'arrange toujours pour jeter contre tout bon sens, toute raison et toute discrétion sur moi qui n'en peux mais le plus ignoble des soupçons : « Vous savez, chère madame, méfiez-vous, ne laissez pas vos enfants seuls avec mon mari. Jouhandeau, c'est Belzébuth. » Ensuite, j'ai beau faire, l'atmosphère est viciée, tout ce qui vient de moi est empoisonné, même pour moi.

Hier, Mme X., une charmante mère de famille, mise en garde par la réflexion d'Élise que j'ai rapportée, comme nous parlions grammaire, ses fils élevés à Sainte-Croix de Neuilly et moi, ne savait plus sur quel pied danser, quelle contenance prendre, d'autant plus que l'escalier de notre maison où nous nous trouvions est tendu de moire écarlate, comme l'Enfer. Prise de panique, elle tirait Alain et Denis par la manche, moi plus gêné qu'elle, ne sachant que faire de mes attributs. Enfin, dans la porte je décidai de conclure qu'on ne voit s'accompagner d'adjectifs ou de noms, nantis de cette fonction, que les verbes être et devenir. les verbes intransitifs et passifs, mais ce n'était là une voie de garage que pour moi, qui ne pouvais tout de même pas, pour rassurer Mme X. et sa nichée, leur faire savoir que je n'ai jamais aimé que l'Adam de Michel-Ange.

Céline est-elle entre nous, Élise ne manque jamais de tourner vers moi un visage de noyée, en murmurant :

— Ah! C'est que moi, ma petite, ne crois pas que je compte pour grand-chose aux yeux de ton père.

Ainsi, il intéresserait Madame que je la prisse au sérieux. Non. Bafoué, le sérieux se dissout comme le sel dans l'eau.

Et Dieu me garde de me laisser reprendre au jeu. Élise n'y trouverait plaisir que le temps d'enregistrer ma capitulation.

Je me permets de donner ici une lettre qui jette sur son auteur, sur ma vie de professeur, sur le destin de quelques-uns de mes élèves une lumière édifiante, en même temps qu'elle dissipe un soupçon grave que nourrissaient à mon sujet de vénérables ecclésiastiques, malheureusement mal informés.

« Je crois, Monsieur, pouvoir vous rassurer sans peine, m'écrit Robert Lévêque. Les interprétations de vos chanoines sont de la dernière extravagance. La mise au point que vous me demandez suffira sans doute à les convaincre. C'est de votre honneur d'homme et de professeur qu'il s'agit. Je le comprends fort bien.

« Je puis affirmer d'abord qu'il n'y eut à ma connaissance durant les années 1922-1923 et 23-24 où je fus votre élève aucune intrigue autour de votre personne. Mes camarades étaient complètement étrangers à toute préoccupation sentimentale et vous-même aucunement soucieux de répandre le trouble.

« Fernand Gabilanez fut votre élève en classe

de troisième durant l'année 23-24 et dix-huit ans plus tard il a mis fin à ses jours. Je l'avais quitté au début de la guerre, fin 1939, pour rejoindre mon poste en Grèce et je ne l'ai pas revu. Sa dernière lettre, datée de la débâcle de 1940, était d'un insoumis, d'un révolté, d'un anarchiste, d'un asocial, hurlant contre l'armée, la discipline, la bêtise des hommes. Je sais que Roger Martin du Gard tâcha de le calmer. La correspondance avec l'étranger devenue difficile, j'appris de Gide, durant l'année 41 qu'à Nice, dans la maison de Simon Bussy, les propos époustoufants de Fernand éblouissaient les réfugiés qu'elle hébergeait. Je n'en suis guère étonné. Les lettres de lui que vous m'avez communiquées m'ont moi-même ébloui. Ce garçon possédait des dons exceptionnels.

« Pourquoi s'est-il tué? Je l'ignore. " Pour des raisons de santé ", disait le billet qu'il a laissé. On a su par sa concierge qu'il attendait de jour en jour une lettre qui ne vint pas. Aucun autre indice. Je l'ai souvent connu en proie à des passions malheureuses.

« Héritier de ses biens, j'ai eu entre les mains des lettres de sa mère qui entretenait des relations suivies avec le Tout-Puissant. Il lui arrivait de se lever la nuit pour faire part à son fils de certaines révélations. Le père de son côté avait déserté très vite le domicile conjugal. Une hérédité singulière pesait donc sur Fernand.

« Vers 1927, sa dernière année de collège, il traversa une crise religieuse et pour échapper à mon influence qu'il jugeait dangereuse, il résolut de se séparer de moi.

« Lorsque, un an plus tard, je le retrouvai à la Sorbonne, je l'évitai, mais il me rechercha, devenu qu'il était un des plus vigoureux incroyants que j'aie rencontrés. Dès lors, notre amitié demeura inébranlable.

« Abordons pour finir la question politique. Mon frère Henri que vous avez entrevu vers 1942 à la N.R.F., précisément au moment du suicide de Gabilanez, me confia que vous aviez reçu de celui-ci " une lettre très dure ". Ce furent ses propres termes. Il les tenait de vous. J'ai pensé qu'il s'agissait de divergences concernant la conduite à tenir devant l'occupant.

« Autre chose encore : si j'ai pu faire allusion dans une conversation avec Jean Amrouche à un cadavre, il ne s'agissait aucunement de Fernand Gabilanez, mais de Robert de Planquais qui fut, lui aussi, votre élève en 1923-1924 et périt sous les tortures que lui infligèrent les Allemands.

« S'il vous arrive de vous relire, vous trouverez dans votre Essai sur vous-même une allusion à la mort de Gabilanez, suivie du souhait que vous ne fussiez pour rien dans ce désastre. Il se pourrait fort bien que " nos chanoines " aient édifié sur ces simples mots tout un roman. »

Il est curieux comme un regard ou un silence peuvent nous séparer de quelqu'un plus radicalement qu'une injure ou un méfait. J'ai éprouvé cela aujourd'hui. Parfois quelque chose, quelqu'un meurt par notre faute ou pour nous. On ne s'en aperçoit pas toujours.

Dans le quatrième tome de ses Mémoires, Élise

fait allusion à ce qu'elle appelle « sa conversion », comme si un être de sa trempe pouvait changer quelque chose à lui-même.

A ce propos, il est question d'une religieuse, Sœur Françoise-Romaine, qui, en la soignant, durant son séjour à la clinique de la rue Bizet, l'amena à prier et à recouvrer la foi de son enfance. Élise décrit fort bien la beauté, la sérénité de cette fille, l'influence qu'elle subit de sa part.

Ce qui est curieux, c'est le silence qu'elle garde sur les circonstances qui les séparèrent. Si Élise en effet avait été sensible à l'attrait de la religieuse, la religieuse n'était pas restée indifférente à la séduction d'Élise.

De retour à la maison, par lettre, par téléphone les deux amies entretenaient quelques relations qui bientôt ne suffirent pas à Élise. Pourquoi la religieuse, sous prétexte de veiller à l'avancement spirituel de sa malade, ne lui rendrait-elle pas visite?

Un soir, toute la maison illuminée, je vis à l'heure du thé, Sœur Françoise-Romaine paraître chez nous. On la gâta. On la fêta. Je l'observais. A mesure que le moment de nous quitter approchait, elle paraissait plus inquiète.

Deux jours plus tard, Élise apprit, que pour avoir franchi sans permission la clôture, ce qui était contraire aux règles de l'Ordre, Sœur Françoise-Romaine avait déjà quitté Paris, qu'elle quitterait bientôt la France, condamnée à vivre en Afrique au service des lépreux.

Devant cette catastrophe, Élise a-t-elle été attristée cinq minutes? Jamais plus elle n'a fait allusion à Sœur Françoise-Romaine, comme si elle ne l'avait jamais connue, comme si elle n'était pour rien dans ce drame atroce.

Qu'on imagine, si l'on peut, les dialogues du chien-loup Hello et de la colombe Perle dans la cuisine où ils passent la nuit ensemble et les jours d'hiver, sans autre compagnie. Le chant de Perle est peu séduisant, parfois triste, voire lugubre, inquiétant comme un cri d'alarme, parfois rauque. Hello a la gentillesse de trouver cette musique naturelle et prévue dans l'ordre des choses, de la vie. Il ne se scandalise ni ne s'offusque. De même Perle n'a garde, si Hello aboie, de paraître assourdie, incommodée, seulement étonnée.

La grille de la cage supprimée, on devine bien qu'il se passerait entre eux un brouhaha dont on imagine les suites funestes. Comment ne pas se féliciter de cet obstacle qui, préservant Perle de l'appétit du loup, leur permet de demeurer ensemble et si près l'un de l'autre, indemnes. Nous avons connu de pareils dangers, évités grâce à des protections aussi fragiles. Souvent certaines blancheurs ne nous enchantent longtemps que parce que nous sommes empêchés de les toucher.

Au milieu d'une fête qui avait lieu au premier étage de l'hôtel Meurice, dont les fenêtres donnent sur le jardin des Tuileries, on m'a remis aujour-d'hui une lettre bouleversante, écrite, je gage, par un professeur de sixième qui l'est, comme je le fus près de quarante ans. Je la recopie : « Pour la ressource qu'il offre à l'analyse grammaticale et

